

Les « signes » de l'amour : stratégies sémiotiques de la déclaration amoureuse dans le *Meliador* de Froissart

Il n'est jamais facile d'avouer son amour, pas même en littérature. Dans un article très suggestif, Christiane Marchello-Nizia montre que le dialogue amoureux (c'est-à-dire « l'aveu dialogué d'un amour réciproque ») est absent des premiers romans français, à sujets antiques¹. Il ne se définit que progressivement, à partir du *Cligès* de Chrétien de Troyes (1176). Le dialogue est amorcé par des paroles équivoques, qui suscitent un questionnement menant à l'aveu final. Ce que C. Marchello-Nizia interprète ainsi : « Ce qui se dit dans les premiers dialogues amoureux de la littérature romanesque, c'est, non pas tant que deux êtres s'aiment, mais que *le dire de l'amour est d'abord affaire de langage, accord passé par deux locuteurs sur les signifiés.* »² En outre, la difficulté de la déclaration amoureuse tient à ce qu'elle ne veut pas se borner au constat : « je vous aime », mais qu'elle a toujours l'ambition de convaincre l'autre et d'agir sur lui : « aimez-moi aussi ». A ces conditions déjà peu favorables s'ajoute une dernière difficulté, plus spécifique du XIV^e siècle : les troubles endémiques ont pro-

1 — C. Marchello-Nizia : « L'invention du dialogue amoureux : le masque d'une différence », in *Masques et déguisements dans la littérature médiévale*, M.-L. Ollier dir., Montréal-Paris, 1988, p. 223-231. « Les romans les plus anciens le montrent, *on monologue son amour*, comme si *j'aime* ou *je l'aime* étaient seuls possibles, mais non pas *je vous aime* : la transitivité réelle, en présence de l'autre, paraît impossible » (p. 230).

2 — *Ibid.*, p. 230.

voqué une crise des signes et des valeurs qui remet en question l'expression de la vérité³.

C'est pourquoi j'ai choisi d'examiner l'incidence de ces remarques préliminaires sur un roman de la fin du XIV^e siècle, peu connu malgré la notoriété de son auteur : le *Meliador* de Jean Froissart⁴. Dernier roman arthurien en vers français connu, il fut composé vers 1365 et remanié vers 1388. Jouant avec la grande tradition arthurienne des XII^e-XIII^e siècles, Froissart structure son roman grâce au motif bien connu d'une quête, qui lance sur les routes de l'aventure, et pour cinq ans, tous les chevaliers désireux d'obtenir la main d'Hermondine, fille du roi d'Ecosse. On conçoit d'emblée que le *Meliador* n'a ni l'ambition spirituelle ni la sombre grandeur des œuvres arthuriennes du XIII^e siècle⁵. La quête, ponctuée de tournois, devient un concours où les seules valeurs reconnues, la courtoisie et la vaillance aux armes, n'ont d'autre enjeu qu'une satisfaction profane. On a souvent reproché au roman de Froissart sa monotonie : 30 000 vers accumulant et démultipliant toutes les situations canoniques du roman d'aventures ! Cependant cette quête met en scène des situations de communication amoureuse variées en installant une ambiguïté : il est bien clair que l'objet de la quête est l'amour d'une femme, mais la traditionnelle obligation faite aux chevaliers de garder l'incognito durant la quête leur interdit *a priori* de se faire connaître de l'aimée. Comme nous allons le voir, cela va en obliger certains à inventer des stratégies détournées pour déclarer leur amour à l'élue de leur cœur. J'examinerai donc comment les quatre principaux personnages masculins du roman font face à la difficulté de dire leur amour.

1. Camel de Camois : l'« antihéros » (vv. 871-935)

A tous égards, Camel se distingue par sa singularité. Il déclare son amour à Hermondine avant l'institution de la quête ; il est même involontairement à l'origine de celle-ci – on va voir pourquoi. C'est pour avoir été hébergé par elle une journée qu'il est tombé amoureux de la princesse d'Ecosse. Seulement voilà :

3 — Cf. J. Cerquiglini : « *Un engin si subtil* ». *Guillaume de Machaut et l'écriture au XIV^e siècle*, Paris, Champion, 1985, 3^e partie, chap. 1.

4 — Ed. A. Longnon, 3 vol., Paris, Firmin-Didot, S.A.T.F., 1895-99. Extraits traduits par mes soins dans *La Légende arthurienne*, D. Régner-Bohler dir., Paris, Robert Laffont, 1989, p. 1039-1078.

5 — C'est en revanche un texte révélateur de l'évolution du statut de l'œuvre de fiction et de l'affirmation des pouvoirs de son auteur, maître en *écriture* – pour reprendre un terme cher à Froissart. Mais c'est là un autre sujet !...

Camel est somnambule et cette particularité sera jugée par Hermondine et par sa cousine Florée comme une tare rédhibitoire, comme si cet étrange comportement nocturne empêchait Camel d'être un amant convenable... Mais Camel ne sait pas qu'il est d'ores et déjà condamné. Il rend visite une seconde fois à Hermondine, sans parvenir à se déclarer ; après quoi divers prétextes sont inventés pour l'empêcher de revoir la princesse. C'est alors qu'il décide de lui adresser une lettre pour lui ouvrir son cœur.

La déclaration épistolaire est ressentie comme une garantie de véracité — les paroles s'envolent, les écrits restent :

A vous, ma dame souverainne,
 Escris par parole *certainne*,
 [...]
 Et, pour ce que pas ne voi heure
 Que les grieffés u je labeure
 Et travelle mes esperis
 Ne puis moustrer, se *je n'escris*,
 Ne aultrement faire je n'ose,
 Par cette simple lettre close
 Le vous segnefi *vraiment* (vv. 871-2, 893-9)

Ces protestations de sincérité sont destinées à renforcer le poids des lieux-communs courtois qui se trouvent réinvestis dans la lettre. On y retrouve en effet le vocabulaire guerrier utilisé comme métaphore de la relation inégale — au profit de la dame — qu'engendre l'amour :

[...] conquis m'avés, je me rens (v. 887)

Je me voel a vous asservir (v. 890)

Car loyaument je ne puis plus
 Porter les assaus de quoi nuls
 Ne nulle ne me poet aidier (vv. 905-7)

Tout aussi traditionnellement, Camel renforce sa déclaration en avouant qu'il s'est montré jusqu'alors insensible à l'amour :

Plaise vous, ma dame honnourée,
 A savoir que j'ai jusc'a ci
 Vescu, mais onques ne senti
 Assaus d'Amours, fors pour vous, dame. (vv. 882-5)

Ne va-t-il pas, toujours grâce à des propos conventionnels, jusqu'à idéaliser son somnambulisme inavoué en se présentant

Com cilz qui ne poet nuit ne jour
 Avoir ne repos, ne sejour,
 Que il ne pense a vous toutdis (vv. 873-5),

lui dont le « tres amoureux esperit [...] est nuit et jour travilliés » (vv. 912-13) ?

Raffinement suprême : Camel conclut sa missive par une insertion lyrique dont il ne doute pas qu'elle achèvera de convaincre Hermondine, puisque la poésie lyrique est l'expression par excellence du « sentiment » :

Et, a fin ossi mieulz c'on voie
 Que de bonne amour sui espris,
 Avoech ces lettres que j'escris
 J'ai mis .i. rondelet chi bas,
 Ou souvent au canter m'esbas,
 Pour vous, ma dame souverainne.
 De ce soiiés toute certainne. (vv. 916-22)

Pour mieux mimer les charmes prestigieux de la poésie lyrique, Camel a pris soin d'imprimer une circularité à son propre chant amoureux par le réemploi de la rime *souverainne* / *certainne* au début et à la fin de sa lettre. Suit un rondeau de Wenceslas de Brabant qui se signale surtout par sa haute banalité⁶.

Cette lettre si soigneusement pensée restera malheureusement sans effet. Hermondine regagne sa patrie pour échapper à l'empressement de Camel. Ce dernier, désappointé, envahit alors les terres de Loth, l'oncle d'Hermondine ; il ne renoncera à ces repréailles que si la belle se décide enfin à lui accorder son amour. Conseillée par Florée, Hermondine adopte une solution dilatoire : elle fait vœu de n'épouser que le chevalier qui, au terme d'une quête de cinq ans, aura été reconnu le plus preux par la cour du roi Arthur. Camel, persuadé d'être le vainqueur, accepte la condition — précisons qu'Hermondine, pour endormir sa méfiance, a retourné contre lui l'arme épistolaire : elle lui a envoyé une lettre faussement favorable conclue par un rondeau (vv. 2108-157). Camel sera en fait tué par Meliador dès le premier tiers du roman.

6 — Les insertions lyriques relèvent de la gageure littéraire dans *Meliador*, Froissart ayant intégré à son roman les 79 poèmes composés par le duc Wenceslas de Brabant, son maître et protecteur. Voici le rondeau en question (vv. 923-35) : « Par ma foy, j'ay tres grant merveille/ Comment mon cœr poet endurer/ L'anui qu'il a/ De ce que pieça je ne vous vi. / Car, sans vous, qui n'avés parelle, / Ne poet il nullement durer/ Ne cha ne la, / Par ma foy, [...] / Si saciés, ma rose vermeille, / Que vous poés tout amender, / Quant il vous plaira ; / Mais que vous souviagne de mi, / Par ma foy, [...] ».

Si Camel n'est pas tout à fait le seul à envoyer des lettres d'amour, il persévère dans l'aveuglement provoqué par ce mode de communication indirecte (il écrit à Hermondine une autre lettre assortie d'une ballade amoureuse, vv. 6160-242). Il ne peut contrôler l'effet produit sur Hermondine par sa lettre, ni se douter que la réponse qu'il en obtient par le même moyen est truffée de mensonges. En tant que signe d'amour, la lettre est finalement doublement insuffisante : elle échoue à émouvoir Hermondine, elle induit fatalement en erreur Camel.

2. Meliador : un champion « à retardement » (vv. 17597-653)

Fils du duc de Cornouailles, héros éponyme, et pour cela même promis au succès, Meliador a déjà accumulé plusieurs exploits (dont la mise à mort de Camel) avant de voir Hermondine pour la première fois. Il s'était alors rendu chez elle déguisé en marchand de bijoux, mais cette démarche s'était révélée décevante : Meliador avait été pris pour ce qu'il semblait être : un marchand, et avait été payé et congédié sans avoir pu se déclarer à Hermondine, bien qu'il lui eût offert un anneau, gage d'amour inavoué (vv. 11817-12452). Après avoir remporté le prix du tournoi de Signandon, Meliador est bien décidé à réparer cet échec. Le soir, au cours de la fête qui clôture le tournoi, il se fait reconnaître de Florée et introduire auprès d'Hermondine. Ses hauts faits d'armes ont en fait déjà séduit la belle, qui ne demande qu'à faire la connaissance du preux chevalier. Meliador doit maintenant montrer qu'il est aussi courtois en paroles que vaillant au combat.

Preuve de son statut privilégié dans la quête, Meliador s'autorise à rompre l'incognito :

[...] veci vostre chevalier,
Qui en abit de mercenier
Et de marcheant se mist lors,
Pour veoir le vostre gent corps
Que onques veū je n'avoie. (vv. 17604-8)

Le passage de la troisième à la première personne est le premier pas vers l'aveu amoureux. Cependant, tout en employant la rhétorique courtoise traditionnelle en vertu de laquelle il promet de se dévouer corps et âme à sa dame, Meliador évite de proférer « je vous aime », préférant des expressions plus contournées :

Car il n'est riens, se le sceuisse
 Faire, pour vous je le feroie,
 Car vous estes toute ma joie,
 Mon reconfort et ma vaillance,
 Et tout ce que j'ai d'ordenance
 Empris, *c'est pour vostre amour*, dame.
 Le corps tout entier jusc'a l'ame
 Vous renc et mac en vo service,
 Car *Amours voelt que j'obeïsse*
A vous et je le voel, sans doubtes,
 Car ossi le valés sur toutes
 De celles qui sont ens ou mond. (vv. 17611-622)

Or, primes ferai recognoistre
 Mon nom par tout *pour vostre amour* (vv. 17649-50)

Hermondine répond favorablement mais, par souci des convenances, là encore à mots couverts. Elle se retranche derrière le principe de la quête — instaurée à seule fin d'éliminer Camel, celle-ci reste finalement en vigueur :

Je ne vous prommet ne vous oeffre
 Cose petite ne trop grande,
 Mais je vous enjoins et commande
 Que telement perseverés
 Et si bien tous considerés
 Les affaires de ceste queste,
 Que, par loenge et par conquete,
 Vous soiiés sans nul entredeus
 De tous les aultres li plus preus,
 Et, saciés, se Diex me doinst joie,
 Que volontiers je le veroie. (vv. 17633-43)

Hermondine et Meliador passent le reste de la nuit à discuter aimablement (vv. 17477-762)⁷. La cause de Meliador est gagnée mais sa consécration est retardée jusqu'au terme de la quête — en vertu de quoi Froissart peut s'autoriser à écrire encore des milliers de vers...

3. Agamanor : le « vice-héros » (vv. 20877-21046)

D'abord concurrent direct de Meliador pour l'amour d'Hermondine, Agamanor s'est épris de Phénonée (sœur de

7 — J'ai montré ailleurs que ce passage peut se lire comme une parodie du motif courtois de la chanson d'aube. Cf. « Froissart et la matière de Bretagne : une écriture « déceptive » », in *Arturus Rex*, vol. II (actes du colloque de la Société internationale arthurienne, Louvain, 1987), Louvain, 1991, p. 372.

Meliador) lors du tournoi de Tarbonne qu'il a remporté. Cet amour est payé de retour mais au prix d'une méprise : Phénonée est tombée amoureuse du vainqueur resté anonyme du tournoi, qu'elle prend pour son frère Meliador... Pour dissiper ce malentendu, Agamanor imagine un moyen de rendre visite à Phénonée. Déguisé en peintre, il vient, à quelques jours d'intervalle, lui présenter deux portraits qu'il a lui-même réalisés : le premier représente le chevalier vainqueur du tournoi (c'est-à-dire lui-même) ; le second le représente agenouillé devant Hermondine et tenant d'une main un faucon, de l'autre un rondeau amoureux⁸ (vv. 20786-808). Hélas, pris à son propre stratagème, Agamanor n'est pas reconnu pour ce qu'il est véritablement.

La deuxième peinture, que le lecteur a déjà comprise comme une déclaration d'amour indirecte, va faire l'objet d'une discussion serrée entre Agamanor et Phénonée. Ce tableau, signe d'amour doublement encodé (par l'image, par le rondeau), est finalement une fausse bonne idée. M. Zink commente ainsi la posture qu'y tient Agamanor : « il tient d'une main le signe qu'il n'est pas peintre, mais chevalier, et de l'autre le signe que la peinture à elle seule est impuissante à exprimer l'amour, ou au moins que le romancier ne fait pour cela confiance qu'aux mots. »⁹ Or le faux peintre voudrait parvenir à se faire comprendre sans avoir à dire explicitement ce qu'il est et l'amour qu'il ressent ; aussi maintient-il une frontière artificielle et ambiguë entre la troisième personne, désignant le chevalier amoureux qu'il a représenté, et la première personne qui lui appartient en tant que locuteur :

Otretant que mon corps je l'aim. (v. 20914)

Je ne l'ose nommer, par m'ame,
 Mais je sui de lui cargiés tant
 Que je vous die maintenant
 En quel painne il est nuit et jour,
 Pour avenir a vostre amour.
 [...]
 Il ne vodroit mieulz souhaidier
 Que d'avoir la vostre amour, dame,
 Et tout ce retieng jou, sur m'ame. (vv. 20952-6, 20960-62)

Lorsqu'Agamanor dit à Phénonée que son tableau « voir [...] [le] touche moult fort » (v. 20891), celle-ci ne comprend pas le

8 — Texte du « rondelet » (vv. 20802-8) : « En pensant a vous me conforte, / Ma tres douce dame, toutdis. / De ma dolour qui est trop forte/ En pensant [...]. / Ce doulz penser si me deportte/ De tout anui, et pour ce dis : / En pensant a vous [...]. »

9 — « Les toiles d'Agamanor et les fresques de Lancelot », *Littérature* 38 (1980), p. 61.

sous-entendu et lui parle de l'argent qu'il va recevoir pour prix de sa peine ! Par ingénuité ou par finesse, elle multiplie les questions pour décoder la scène amoureuse. Si elle s'est reconnue sur la peinture, elle n'a pas remarqué qu'Agamanor et le chevalier ne font qu'un (v. 20909). Bien que le chevalier soit figuré dans une posture sans équivoque, elle demande :

[...] Et que voet cilz faire,
Qui telement se represente
Par ceste figure presente ? (vv. 20924-6)

Voyant ensuite Agamanor changer de couleur, elle ne comprend pas davantage ce signe physique de l'émoi amoureux :

[...] Mestres, que vous fault ?
Avés vous trop froit ne trop chaut ?
Je vous voi .i. peu fourvoier. (vv. 20937-9)

C'est à présent Agamanor qui invoque le principe de la quête pour surseoir à un aveu plus explicite :

Je ne l'ose nommer, ma dame,
Car il est chevaliers de queste (vv. 20988-9)

Pourtant Phénonée — qui doit commencer à avoir des doutes — lui a « tendu la perche » en lui disant qu'elle n'admet pas le principe de l'amour fondé sur la renommée promu par la quête. Il faut que son amour s'enracine dans l'émotion d'un regard partagé, bref il lui faut d'abord connaître son prétendant (vv. 20980-5)¹⁰. Et d'ajouter, d'un ton sans doute plus chargé de sous-entendus :

Bien voet mon coer estre si mols
Que *il vous ora volentiers*,
Afin que li dis chevaliers
Nous soit .i. petit esclarcis,
Et si en dirai grans mercis
Envers vous et a desservir. (vv. 21000-21005)

C'est ce qui décide enfin Agamanor à délaisser toute médiation pour risquer une déclaration directe :

Adonques s'ala pourveïr
Agamanor de biel parler

10 — Cf. J. Lods : « Amour de regard et amour de renommée dans le *Méliador* de Froissart », *Bulletin Bibliographique de la Société Internationale Arthurienne* 32 (1980), p. 231-249.

Et ala tout enventurer.
 A .i. genoul la s'engenelle,
 Et dist [...] (vv. 21006-10)

A genoux devant sa dame, usant d'un « biel parler » qui est celui de la rhétorique courtoise, Agamanor se met à ressembler *vraiment* au chevalier du tableau, tenant un rondeau amoureux et agenouillé devant Phénonée :

Saciés, ma douce dame chiere,
 Que vous veés devant vo chiere
 Le chevalier qui ot le pris
 Dou tournoy ; et si me renc pris
 A vous, comme vostre prison.
 Vous me tenés en vo prison ;
 Si poés de moy vo bon faire,
 Mais je vous sens si deboinaire,
 Si courtoise, et si gratieuse
 Et si grandement amoureuse,
 Que vous arés pitié de moy.
 Et je vous jur, en bonne foy,
 Et de ce vous ferai certaine,
 Que traveil, ne peril ne painne
 Que endurer pora mes corps
 En toutes places, ens ou hors,
 Nulles n'en vodray ressongnier,
 Mais que pour vostre chevalier,
 Ma dame, vous me retenés.
 Certes, dame, ci me tenés
 Ensi c'un oiselet en gage. (vv. 21015-35)

Passé du langage pictural au langage verbal, Agamanor souligne son absolue sincérité :

Si ne me laissiés mon langage
 Perdre, car tous li cuers y est (vv. 21036-7)

Cela ne suffit pourtant pas à Phénonée : troublée, elle « s'esmerveille », « tout ce li samble .i. grant fantomme » (vv. 21048, 21052). Pour « ces paroles prouver en voir » (v. 21039) et démontrer qu'il est bien le chevalier qu'il dit être, Agamanor est sommé de revenir six jours plus tard combattre deux chevaliers. Il les vaincra sans difficulté. Phénonée promet alors d'épouser le second preux de la quête, qui sera bien sûr Agamanor.

Si la peinture n'est guère plus qu'un plaisant simulacre qu'un œil réticent peut se refuser à comprendre en tant que déclaration amoureuse, les mots eux-mêmes échangés face à face ne

convainquent qu'à demi. Les armes devront à leur tour parler pour authentifier, en même temps que le locuteur amoureux, sa valeur. Ainsi se trouve légitimé le principe de la quête.

On remarque aussi que ce long épisode de déclaration amoureuse sert à définir Agamanor par rapport à Meliador. Tous deux emploient le subterfuge d'un déguisement avant de se déclarer ouvertement à leur belle. Ces deux moments, dissociés en ce qui concerne Meliador, sont réunis à propos d'Agamanor. Dès lors, le trajet des deux chevaliers dans la quête sera parallèle ; nul ne conteste la suprématie de Meliador mais Agamanor s'affirme comme un brillant second.

4. Sagremor : un amoureux inexpérimenté (vv. 25813-903)

Tard venu dans le roman, Sagremor est le jeune fils du roi d'Irlande, venu apprendre la chevalerie à la cour du roi Arthur et désireux de participer à la quête. A Carlion, il tombe amoureux d'une princesse âgée d'une douzaine d'années, Sebille de Montmille. Tandis que Sagremor commence à souffrir sous les assauts d'Amour, Sebille est trop jeune pour concevoir pareil sentiment et ne pense qu'à jouer innocemment avec Sagremor. Tout le problème est là : comment instaurer une communication efficace sur un sujet dont la jeune fille ignore tous les codes ? A l'innocence de Sebille s'ajoute la timidité de Sagremor :

Mais Saigremor presentement
En est si fort enamourés,
Que forment en est coulourés
Quant il le [Sebille] voit en sa presence.
Une heure dist, quant il y pense,
Qu'il li dira sa maladie.
Quant ce voelt dire, tout oublie,
Il ne scet comment commencer. (vv. 25854-61)

Sagremor se risque pourtant un jour à dévoiler son sentiment à Sebille :

Damoiselle, je regrasci
Le dieu d'Amours tres grandement,
Quant il m'a donné sentement
De penser a vous, qui si belle
Estes et si gente pucelle
C'on ne trouveroît la parelle.
Mais une cose m'esmerveille :

Se j'en aurai ja nul confort.
 A vous je pense si tres fort
 Que je ne puis la nuit dormir.
 Si me voelliés, pour Dieu oïr
 Et me tenés pour vo servant,
 Et loyaument je vous creant
 Que vostres chevaliers serai
 Et grandement mieulz en vaurray. (vv. 25864-78)

Non seulement Seville ne comprend pas ce que Sagremor veut lui dire, mais elle en conçoit une vive inquiétude :

A ces mos, Seville se lance
 Hors des parlers de Saigremor
 [...]
 Et moult cremeteuse se tient
 De ce que Saigremor a dit,
 Car elle encores .i. petit
 Avoit sus cel estat pensé
 Quant Saigremor l'a avisé. (vv. 25882-3, 25886-90)

Encore enfant, *infans*, elle est incapable de répondre. Cette réaction effarouchée plonge Sagremor dans la honte et l'amertume. Il prendra le chemin des aventures pour mériter par sa prouesse l'amour de sa petite princesse. L'échec présent de Sagremor tient au fait que sa déclaration abrupte n'a été préparée par rien : elle vient trop tôt, pas seulement à cause de l'âge de Seville. Il ne s'est signalé à elle par aucun exploit particulier, il ne lui a pas adressé le moindre sous-entendu. L'inexpérience de Seville n'est donc pas seule en cause, mais aussi celle de Sagremor. Encore en cours d'apprentissage chez Arthur, Sagremor échoue en raison d'un mésusage de la parole amoureuse. Il lui reste à apprendre que l'intégration à la vie sociale, à l'existence courtoise passe par la maîtrise d'un système de signes conventionnels, maîtrise qui ne saurait faire l'économie du temps. Brûler les étapes ne sert à rien. Plus tard — et quelques milliers de vers plus loin — Seville finira par confier à Phénonée qu'elle aime Sagremor. Pour parodier une formule célèbre, l'existence précède l'essence de l'amour.

* *
 *

Le roman de Froissart se termine par une série de mariages : Meliador-Hermondine, Agamanor-Phénonée, ainsi que cinq

autres couples secondaires. L'incertitude demeure quant au sort de Sagremor et Seville à cause d'une lacune finale du manuscrit. En fait, les déclarations amoureuses sont inutiles au progrès de l'intrigue : sans elles, la quête aurait connu la même issue car Hermondine et Phénonée étaient d'ores et déjà séduites par les exploits de leur chevalier servant. Ce qui nous rappelle cette règle de prudence élémentaire : les déclarations les plus efficaces sont celles qui s'adressent à une femme prédisposée à aimer... D'un point de vue lexical, les déclarations amoureuses contenues dans *Meliador* sont conventionnelles et presque interchangeables : toutes convoquent les mêmes *topoi* de la lyrique courtoise. Pourtant ces déclarations servent, même artificiellement, à réintroduire un semblant de subjectivité dans le cadre somme toute extérieur de la quête. Signe de la difficulté à dire l'amour éprouvé, certaines de ces déclarations sont — et ce n'est qu'un apparent paradoxe — davantage des déclarations amoureuses (propos d'un sujet ému par l'amour) que de véritables déclarations d'amour (où le *je* assumerait pleinement le sentiment avoué à l'interlocutrice). Ce divertissement arthurien qu'a dû être *Meliador* pour Froissart ressemble aussi à une anthologie des situations courtoises que peut déclencher la déclaration amoureuse. Ainsi, le roman arthurien dit autrement ce que l'allégorie déclinait avec les notions de Bel Accueil, Danger, Refus. En variant les situations de communication, Froissart a élaboré un jeu structurel qui donne à chaque déclaration amoureuse une saveur particulière — tout en relativisant son efficacité : si la quête ne se transforme pas en un véritable « match sémiotique », c'est qu'en définitive les armes restent plus éloquentes que toute autre forme de déclaration, qu'elle passe par la parole, l'écrit ou la peinture. Dans un siècle touché par une crise des signes, l'action est plus probante.

Florence BOUCHET
Université de Paris X - Nanterre